

G

L'Empire oriental ds califes de Bagdâd (750-945),
monarchie arabo-iranienne orientée vers l'Asie

I. L'Empire des califes abbâssides de Bagdâd

L'Empire abbâsside de Bagdâd est l'avant-dernier des grands Empires édifîés dans le domaine proche-oriental. Le dernier en date des grands Etats de ce genre sera l'Empire turco-ottoman des sultans de Constantinople (1517-1918).

1. *L'Empire abbâsside, monarchie arabo-iranienne tournée vers le continent asiatique*

Les historiens occidentaux ont diversement appelé l'Empire oriental de Bagdâd, que les historiens arabes et musulmans désignent sous le nom d'«Etat des califes Abbâssides». S'agit-il, au point de vue ethnique et politique, d'une formation arabe, ou plutôt arabe irâkienne, ou encore arabo-irâko-iranienne?

En réalité, le vaste Etat abbâsside de Bagdâd est une formation politique particulière, groupant, sous la direction d'un descendant de l'oncle du Prophète, des populations disparates, qui n'ont de commun que la langue arabe et la religion islamique, récemment importées, l'une et l'autre, de la région arabique du Hidjâz.

«Le vaste empire du calife (abbâsside) est composé de pièces détachées, dont le souverain ne cherche même pas à faire une machine homogène. Cependant, il forme un ensemble qui a duré et qui ne s'est désagrégé qu'à la longue. Il y a une civilisation commune. Et comme on est en un temps et dans des lieux où le temporel et le spirituel sont étroitement unis, on constate aisément que l'unité vient de la religion musulmane et de l'influence qu'elle exerce sur la vie entière des populations . . .

Sans doute, la variété des tempéraments locaux ne s'est point uniformisée, et un particularisme tenace persiste dans les diverses provinces de l'Empire et impose au califat un fonds immuable de déséquilibre. Cependant, l'unité de l'Empire est, avant tout, sentimentale et intellectuelle. La doctrine musulmane, répandue d'abord en langue arabe par une vaste littérature, est maintenue dans de strictes limites.»¹

En outre, cet Empire hétérogène est gouverné et administré par des éléments ethniques divers, où l'Arabe proprement dit disparaît graduellement devant les indigènes arabisés ou islamisés: Irâkiens, Iraniens et ensuite Turcs.

¹ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 327, 328.

Ainsi, on le répète, si le Califat de Médine est un Etat arabo-islamique axé sur l'Arabie, et si le Califat de Damas est un Etat arabo-syrien appuyé sur les tribus arabes de la Syrie et orienté vers la Méditerranée, le Califat de Bagdâd, axé sur l'Irak et l'Iran, est un Etat arabo-iranien, tourné vers le continent asiatique (p. 227—228).

a. Signification du choix de Bagdâd comme capitale de l'Empire abbâsside

Le premier transfert du siège du Califat, qui transporta le centre de l'Empire arabe de Médine à Damas, était, on l'a vu, une réaction du vieil Orient sédentaire contre la domination de l'Arabie centrale. Mais le choix de la Syrie, peu indiquée, géographiquement, pour servir de centre politique à un grand Empire oriental, a été commandé par des circonstances accidentelles et fut, par conséquent, temporaire. Damas ne fut donc qu'un relais sur la voie qui devait fatalement amener le siège du Califat à rejoindre le centre naturel des vieux Empires orientaux: les plaines historiques de la Vallée des Deux-Fleuves (p. 232—233).

Si l'avènement des Umayyades au Califat et le choix de Damas furent plus qu'un changement de dynastie et de capitale, l'ascension des Abbâssides et leur établissement à Bagdâd sont encore plus significatifs à cet égard. En effet, tandis que, sous les Umayyades de Damas, les éléments arabes et syriens ont coopéré dans la conduite et le gouvernement de l'Empire, par contre, sous les Abbâssides de Bagdâd, les indigènes d'Irak et d'Iran se substituent aux Arabes comme dirigeants de l'Etat.

L'établissement des Umayyades dans l'oasis de Damas, aux portes du Désert, domaine propre des tribus arabes, ressemble, on l'a dit, à celui des Grecs Séleucides, qui, devenus gréco-syriens, se fixent à Antioche, près de la mer, leur élément. Différente de Bagdâd, la position de Damas est plutôt comparable à celle de Babylone, située sur l'Euphrate, et, comme Damas, voisine du Désert arabe. C'est à Babylone, on l'a vu, que les anciens Empires mésopotamiens fondés par des conquérants venus d'Arabie (Amorrites, Chaldéens, etc.) ont placé leur centre politique. Aussi, si Damas et Babylone sont, l'une arabo-syrienne et l'autre arabo-irakienne, il n'en est pas de même de Bagdâd qui, située sur le Tigre, est plutôt irako-iranienne, en d'autres termes, plus iranienne et asiatique qu'arabe. Au VIII^e siècle, en effet, « Bagdâd est bien placée, dans un pays riche, parmi des populations cultivées; mais ce n'est pourtant une capitale ni pour la Perse, ni pour la Syrie, ni pour l'Egypte, ni pour l'Arabie; ce pourrait être le chef-lieu d'une Société des Nations de l'Asie antérieure; c'est, en tout cas, un admirable bazar sur la route des Indes. »²

² Gaudéfroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 272.

L'établissement des califes abbâssides à Bagdâd trouve son parallèle assez exact dans celui qui eut pour résultat l'abandon de Rome et de l'Italie par les empereurs du IV^e siècle, au profit de Byzance et du monde gréco-égyptien. A Byzance, comme à Bagdâd, d'autres éléments dirigeants, fournis par le nouveau milieu ethnico-géographique, se sont substitués aux races conquérantes qui avaient respectivement fondé l'Empire romain et l'Empire arabe. Tout en continuant à s'appeler « Empire romain » et à faire usage de la langue latine, l'Empire byzantin, on l'a vu, était progressivement devenu un Empire gréco-oriental.

Si, à Bagdâd, la langue arabe a prédominé sur l'araméen local et sur le persan, alors que le grec finit par effacer le latin à Byzance, c'est que, on le répète, la langue arabe, supérieure aux idiomes araméens et iraniens, est, en outre, la langue sacrée du Coran et de l'Islâm. Il convient aussi d'ajouter que les Indo-Européens romains et perses, à l'opposé des Grecs, se souciaient peu, en général, de propager leur langue et leur culture nationales. Nous avons vu comment les conquérants romains se sont proclamés, en Orient, les protecteurs de l'hellénisme. Quant aux Iraniens, rappelons que les Achéménides, les Parthes et les Sassânides, qui dominèrent successivement en Irâk, firent de l'araméen, et non de l'iranien, la langue officielle, commerciale et diplomatique de leur Empire.

b. Prééminence politique des Iraniens

Dans l'histoire de l'Empire arabo-islamique des califes, la date de 750, qui marque l'avènement de la dynastie abbâsside, est, on l'a vu,³ « un grand tournant, à peine moins important que l'hégire elle-même . . . Jusqu'en 750, c'est la ruée des tribus arabes sur le monde; c'est elle qui élargit l'empire, d'une part jusqu'en Andalousie, et d'autre part jusqu'en Transoxiane. En 750, . . . l'élan des tribus est à bout de course . . .

L'Abbâsside, successeur de l'Omméiade, est bien un descendant de l'imam Ali, neveu du Prophète, mais c'est aussi, par les femmes, un descendant du dernier roi sassanide. L'imamat, dit Darmsteter (*Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*), est fixé dans le sang abbasside par double droit divin . . . La révolution est l'œuvre de la Perse . . . Les premiers Abbassides, élevés au trône par la Perse, s'entourent de Persans; leurs premiers ministres, les Barmécides, sont suspects d'être encore de cœur à la religion de Zoroastre . . . Les Abbassides sont de véritables Sassanides de sang arabe.»⁴

c. Les Iraniens dans l'administration et dans l'armée

En dépit de leur origine arabe, les Abbâssides, descendants d'Abbâs, oncle

³ Voir ci-dessus, p. 171-172.

⁴ Gautier, *op. cit.*, p. 222, 223, 224.

du Prophète, sont, on l'a vu, des Khorassaniens émigrés d'Arabie et portés au Califat par les Iraniens et les Arabes du Khorassân. Dès l'avènement d'Abûl Abbâs, en 750, une famille de vizirs iraniens, les Barmakides, dirigeront en maîtres, pendant plus d'un demi-siècle (750-804), les destinées du Califat.

C'est sous le règne d'Al Mansûr (754-775), successeur d'Abûl Abbâs et véritable fondateur de la dynastie, que s'organise l'Etat abbâsside et que s'introduisent, dans l'administration et l'armée, les *mawâlî* iraniens et irâkiens, indigènes convertis à l'Islâm.

«C'était la classe des nouveaux convertis, groupés autour d'éléments arabes peu nombreux, qui avait porté les Abbassides au pouvoir; leur position, au moins dans les provinces centrales de l'Empire, était solidement assurée au sein de la communauté musulmane. C'est parmi les éléments nouveaux que les califes choisirent les grands officiers de l'Empire. Pendant les plus belles années de la dynastie, de Mançour à Rachîd, le Gouvernement fut dans les mains d'une famille de vizirs originaires de Merw, les Barmékides.»⁵

A partir de Harûn Ar Rachîd (786-809), l'importance de l'élément iranien dans l'Empire s'accroîtra de plus en plus. «L'islamisation de la Perse, et dans une grande mesure son arabisation, atteint son plus haut point au début du IXe siècle; mais en même temps, l'élément iranien prend pleine conscience de sa personnalité. Les Persans viennent gouverner à Bagdad, sous les califes fils de Persanes, en attendant de céder la première place, dans leur propre pays, aux Turcs.»⁶

Dans le domaine militaire, «les forces matérielles de la dynastie abbâsside viennent de l'Orient. C'est au Khorassan que le calife trouve les soldats qui le défendent contre les Alides, contre les Kharijites, contre ses sujets.»⁷ En effet, tandis que l'armée umayyade était surtout composée de tribus arabes de Syrie et d'Arabie, «ce sont les Khorassaniens qui forment le fond de l'armée abbâsside, c'est-à-dire des Arabes et des Iraniens, enrôlés par Abou Moslim dans les provinces orientales. En 178 (794-795), Al Fadlî ben Yahya le Barmékide levait une armée d'Iraniens; elle était commandée par des chefs indigènes et elle aurait compté cent mille hommes. On les appelle les Abbassides (*abbâsiya*); il en amène vingt mille à Bagdad.»⁸

d. Caractère asiatique de l'Empire abbâsside

A la différence du Califat umayyade de Damas, appuyé sur l'Égypte et

⁵ Gaudesroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 275.

⁶ Gaudesroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 282.

⁷ Gaudesroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 275.

⁸ Gaudesroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 351, 352.

orienté vers la Méditerranée et l'Occident, le Calife abbasside de Bagdad est tourné vers l'Iran et l'Asie. «S'il est vrai que les Barmékides ont songé à conquérir Constantinople et à dominer la Méditerranée orientale, ce fut une politique qui ne vécut pas plus longtemps que leur autorité; à partir du IX^e siècle, le califat est en position passive de défense en face de l'empereur grec. Désormais le califat abbasside est tout asiatique; c'est vers le Golfe Persique et la mer des Indes que son commerce se développe, et vers l'Asie centrale que son territoire grandit. Mais dans cette direction même, l'Empire ne réussit à se créer ni équilibre, ni cohésion...

L'histoire des Abbassides de Bagdad semble avoir été fixée par leurs débuts. Créée par des Arabes iraniens et venue de l'Iran, défendue par eux durant plusieurs règnes, consolidée sous El Mamoun par les Iraniens, affaiblie, puis protégée contre sa propre faiblesse par des émirs iraniens, dominée par eux et ensuite par des Turcs qui avaient passé à travers l'Iran, la dynastie abbasside, dans la confusion des détails de ses règnes, reste toute soumise à des influences d'Asie centrale.»³ Ce sont ces événements qui donneront à l'Islâm, à partir de cette époque, «le caractère asiatique que l'invasion et la conversion des hordes d'Asie centrale lui ont conservé».

2. *Le calife abbasside*

A l'opposé du calife de Médine, président viager d'une république théocratique, et à la différence du calife de Damas, qui garde, en grande partie, son rôle de «roi bédouin», cheikh suprême et patriarcal des tribus arabes établies en Syrie, le calife abbasside est un véritable monarque asiatique, successeur effectif des Grands Rois sassanides.

Il convient d'observer que l'Etat abbasside, pas plus que l'Etat umayyade ou celui de Médine, n'a ni constitution, ni règles de vie publique. Les trois premiers califes de Médine, imâms ou pontifes suprêmes, ont acquis leur pouvoir par une procédure improvisée, des procédés d'élection ou de désignation à la bédouine, et le quatrième, Ali, à cause de sa qualité de gendre du Prophète. Le pouvoir des califes umayyades, comme celui des grands chefs bédouins, repose sur la force et le consentement des tribus arabes. Subissant l'influence de leur milieu irano-asiatique, les Abbassides, reprenant le principe prôné par Ali et ses partisans, réservent la fonction du Calife à la famille du Prophète, et spécialement à la descendance de son oncle Abbâs, ancêtre de leur famille.

Comme les Umayyades, les Abbassides ont emprunté aux coutumes et aux lois du pays où ils ont établi leur résidence, leurs principes de gouvernement. Dans Bagdad, la puissance des califes s'appuie sur les peuples sé-

³ Gaudetroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 271, 272, 306.

dentaires du Khorassân, de la Perse et de la Chaldée, qui ont réalisé la révolution de 750 et qui tiennent à en profiter. Souverains absolus, comme leurs prédécesseurs sassanides, craints et vénérés jusqu'à l'adoration, les califes abbâssides jouissent sur tous du droit de vie et de mort. A l'égard de l'Etat, leurs devoirs sont ceux d'un bon père de famille; les sujets leur doivent, en retour, obéissance et assistance. En tant que chefs spirituels, les califes sont juges suprêmes dans les questions du dogme.

«Le calife abbasside a été tout de suite un roi des rois sassanide, souverain absolu, presque surhumain. Il a pris de sa parenté avec le Prophète une autorité nouvelle pour commander au nom du Coran et de la *sounna* . . . La constitution du califat, c'est déjà le pouvoir absolu, tempéré par l'assassinat. Il reste quelque chose, cependant, du bédouinisme omeyyade; le nouveau calife ou l'héritier présomptif est 'proclamé' par un groupe d'hommes dont il est convenu qu'ils représentent la communauté musulmane . . .

L'on ne peut s'empêcher de noter, avec curiosité, que le peuple est indifférent au sort de ses maîtres. Il est aisé de s'en prendre au fatalisme religieux; il s'accorde bien aussi avec une apathie politique séculaire. Le peuple a besoin d'un souverain divin qui le domine de très haut; il l'adore, avec un mélange de mysticisme et de scepticisme qui lui enlève toute personnalité. Il lui importe peu qui est ce maître.

Pour une dynastie d'origine quasi divine comme celle des Abbassides, le principe d'hérédité s'impose. L'islâm ignore l'adoption qui permit à des empereurs romains de faire passer leur *baraka* sur un étranger . . . (Mais c'est l'Iran qui imposera ou maintiendra presque toujours le souverain), parce que la force du nouvel empire est dans ses provinces orientales. L'Iraq est toujours un pays de citadins frondeurs mais peureux, de marchands et de paysans pacifiques et travailleurs, que bordent des groupements bédouins, indisciplinés et incohérents. La Syrie, on le répète, est lasse et aigrie, et ses soldats n'apparaissent plus dans les guerres civiles que pour trahir les chefs qu'ils semblent soutenir.»¹⁰

3. Organisation de l'Empire abbâsside

a. Administration centrale

A l'imitation des anciens rois de Perse, les califes abbâssides se déchargent du poids des affaires sur des premiers ministres ou *vizirs*, qui se substituent au souverain et exercent tous ses pouvoirs. Outre le vizir, d'autres grands dignitaires exercent, par délégation du calife, l'autorité souveraine et absolue de celui-ci: chef d'armée, *cadi*, gouverneur de province, *amir* et *amil*, chef du *barid*, etc. A défaut d'un conseil permanent, inexistant à côté du

¹⁰ Gaudéfroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 361, 362, 368 et 371.

souverain, des bureaux hiérarchiques, héritiers de ceux des monarques byzantins et sassânides, administrent l'Empire et lui maintiennent un semblant d'unité. Ces bureaux sont gérés par des secrétaires (*Kâtâb*).

«Au Xe siècle, les fonctions d'épée sont nettement aux mains d'aventuriers sans culture. Les agents des finances sont des Persans, habiles aux comptes et aux marchandises, mais ambitieux de commander les armées. Les juristes, les *fouqhâ*, forment une classe avide de biens et d'honneurs, qui aspire à toutes les fonctions, outre celle de cadi; les juristes sont, de plus en plus, d'esprit étroit et de culture étriquée, et forment une caste cléricale, dont l'influence est souvent néfaste: ils sont les ennemis ardents des philosophes et des artistes, de toute pensée vivante ou délicate . . .

Le vizir. — Dans l'exercice du pouvoir, le calife disparaît souvent derrière le vizir. Le vizir n'est point vraiment un fonctionnaire de l'Empire, ayant une fonction précise: c'est le remplaçant du prince . . . Emanation du maître tout-puissant, (il) est 'l'homme aux deux pouvoirs', *Zâr ryâsâ-téin*, fonctions d'épée et de plume; il habite un palais princier et reçoit un traitement mensuel important, qui s'accroît singulièrement des dons du calife, des dotations foncières, des cadeaux de tous. Il y a eu des dynasties de vizirs, comme des dynasties de cadis . . . Cependant, au Xe siècle, l'importance du vizir . . . fut bien modifiée par la présence de l'*amir al oumara*, (émir en chef); bien qu'homme de sabre, celui-ci prit la direction de la chancellerie impériale, donc les attributions essentielles du vizir . . .

Quelques grands personnages exercent des fonctions qui conservent le mouvement aux rouages essentiels de l'empire . . . Le calife estime que son pouvoir dépend de la perfection de quatre fonctionnaires: un cadi sans reproche; un chef de police qui contraint le fort à rendre son droit au faible; un chef de l'impôt sans mollesse comme sans âpreté; un chef de *bérid* qui fait un rapport exact des actions des trois autres . . . Le bon calife est celui qui s'inquiète de maintenir la justice et la prospérité sur toute l'étendue de ses Etats (programme du calife Al Mamûn — 813—833) . . .

Le cadi. — Le calife est le juge suprême: il applique les principes du Coran et de la tradition . . . (Il) délègue son pouvoir à des câdis (juges) . . . Le câdi, outre ses attributions de juge, exerce la tutelle des incapables, recueille et fait exécuter les testaments, conclut les mariages . . . (Il) peut demander une consultation, une *farwa*, à un juriste: cette coutume d'allure romaine sera confirmée et complétée plus tard par l'institution d'un juriste officiel, le *mufti* (p. 119) . . . Le câdi n'est point toujours un savant; c'est souvent un homme simple, estimé pour la droiture de son caractère . . . (et) complété par un juriste de profession . . . En principe, la fonction de câdi est gratuite . . . L'application du droit criminel . . . est confiée au chef de la police et à ses agents . . . Il y a donc un service important de police, la *chorta* . . .

Le bérîd. — Des quatre personnages de l'empire, le chef du *bérîd* (courrier) est le plus considérable, puisqu'il espionne les trois autres. La poste royale est un héritage sassanide et surtout byzantin . . . Dans chaque ville importante, . . . le calife nomme un chef du *bérîd*, qui est sans doute un maître de poste, mais surtout un chef de la police secrète qui renseigne le souverain, par des rapports fréquents, sur les événements locaux et sur la conduite des fonctionnaires . . .

C'est par la routine administrative, héritage des pharaons, des empereurs grecs et des rois des rois, que le califat a résisté au romantisme fataliste et jouisseur de ses maîtres . . . Les bureaux peu nombreux de l'Empire ommayade s'étaient formés des débris des anciens bureaux byzantins et sassanides . . . La conversion des tributaires . . . créait d'un coup une bourgeoisie néomusulmane cultivée . . . On comprend mal qu'elle n'ait pas suffi à fournir au califat abbasside les secrétaires des bureaux de son administration centrale; . . . on comprend moins bien la présence d'agents chrétiens et juifs dans les bureaux de Bagdad. Peut-être leur situation inférieure de tributaires permettait-elle au calife de compter plus complètement sur leur soumission et sur leur fidélité . . .

Tout cela constitue une administration bien sommaire; mais . . . les lacunes de cette administration, son extrême décentralisation, son incapacité même, sont, pour les populations, un avantage en un temps de désordre politique complet . . . Les populations . . . sont accoutumées, depuis de longs siècles, à être foulées par leurs gouverneurs et à ne recevoir d'eux aucun avantage, aucun soutien. Elles ont donc appris à se débrouiller toutes seules . . . Mais c'est, néanmoins, une situation bien instable, et à laquelle la culture du pays a fini par céder.»¹¹

b. Vie sociale et économique

La société abbasside ne comprend ni noblesse, ni bourgeoisie, ni artisanat fixé dans sa condition. L'aristocratie Kurayshite du temps des Umayyades a perdu son prestige. Il existe cependant une sorte d'aristocratie religieuse, pensionnée par le calife, et dont les classes (*tabaqât*) se répartissent suivant la date de la conversion et l'importance des services rendus. Il y a aussi la bourgeoisie des fonctionnaires, dont les classes ont l'importance attachée à celle de leurs fonctions.

L'étendue de l'Empire, les richesses de son sol, la variété des climats, la population, l'état policé des provinces, les relations commerciales avec l'Inde, la Chine, l'Asie centrale, l'Europe et l'Afrique, ont nécessairement excité la spéculation mercantile. C'est seulement plus tard, après la décou-

¹¹ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 389—399, 402—403, 407.

verte du Cap de Bonne-Espérance, les grandes invasions mongoles, que le commerce et la prospérité de ces contrées seront ruinés.

Les impôts. — Les trois catégories d'impôts établies par l'Islâm: la *zakât*, la *jizja* et le *kharaj*, continuent à être perçues (p. 127, 128 et 154).

c. *Les provinces*

Dans les provinces de l'Empire, l'autorité du souverain est déléguée à de hauts personnages, qui gouvernent leurs provinces en véritables rois vassaux. En temps de guerre, ces vice-rois sont investis de pouvoirs très étendus, comme de conclure des traités, de rendre la justice, de partager le butin, de conférer les grades. L'armée n'est plus, comme sous les Umayyades, calquée sur l'organisation des tribus. Elle se compose de volontaires irréguliers et de troupes régulières à la solde de l'Etat; les effectifs sont recrutés parmi les éléments non arabes; l'Arabe d'Arabie est éliminé. Lorsqu'il s'agit d'une guerre locale, les gouverneurs nomment les généraux. Disposant aussi des finances, ils appliquent le produit des impositions d'abord aux besoins locaux; le gouvernement central n'en reçoit que le surcroît. La justice provinciale est rendue par des *cadî*, relevant de juges principaux. Pour empêcher les gouverneurs de se rendre indépendants, on les déplace fréquemment, quand on le peut.

Tandis que, sous les Umayyades, la Syrie et l'Irak formaient deux provinces, dont la première (Syrie) est directement gouvernée par le calife de Damas et la seconde (Irak), par le délégué califien qui réside à Kûfa, sous les Abbâssides, la Syrie et l'Irak sont morcelés et subdivisés en de nombreux districts, dont les limites manquent de précision et de fixité.

Le centre de l'Empire, l'Irak, est divisé en trois gouvernements: Kûfa, Basra et Bagdâd, avec leurs *sawâds* respectifs ou territoires «noirs» de verdure. Bagdâd et sa banlieue sont gouvernées directement par la cour. Le gouvernement du golfe Persique comprend le Tigre, le Bahrâin, l'Uman et les ports; son gouverneur, qui est parfois celui de Basra, surveille la route commerciale de l'Inde et de la Chine. Le gouverneur du Khorassân est le maître des provinces asiatiques, dont il nomme presque toujours les sous-gouverneurs. La Mésopotamie et Mossûl forment, en général, un gouvernement, avec l'Azerbaïjan et l'Arménie. Sur les frontières byzantines sont les *Awâsim*, district militaire spécial où sont organisées les expéditions contre le territoire de Byzance.

En Arabie, «qui ne vaut que par la religion», il y a plusieurs districts: Médine, La Mecque, Taïf, le Yémen, qui sont fréquemment réunis en une même main. L'intérêt que le calife porte à ces régions tient surtout à son titre de «serviteur des deux terres sacrées»: La Mecque et Médine.

«Il n'y a point de provinces en Syrie. Le changement de capitale a relégué Damas au rang de chef-lieu de district, et la nouvelle dynastie se

détourne des Syriens. On a trop nettement en Irâk le souvenir du temps où les Syriens, c'est-à-dire les Arabes campés en Syrie, étaient les troupes fidèles des Omeyyades et allaient étouffer les révoltes dans la vallée des deux fleuves. Les plus résistants d'entre eux ont émigré en Iran, et on les retrouverait parmi les serviteurs dévoués des Abbassides, les «Khorasaniens» de Bagdad; les autres se sont abâtardis dans la vie citadine ou sont retournés au bédouinisme.»¹²

La Syrie a plusieurs districts: Qinasrîn, Homs, Damas, le Jourdain, la Palestine; le district de Damas comprend Baalbek, la Ghûta et le Hawrân.

De même que sous les Romains et les Byzantins, l'Égypte, sous les Abbassides, «est un domaine à part: la géographie assure l'indépendance à son gouverneur. Les impôts de l'Égypte comptent gros dans le budget de Bagdad. Mais dès le Xe siècle, l'Égypte se sépare à jamais de l'Empire et reprend ses traditions séculaires de domination sur la Syrie.»¹³

Ainsi, comme sous les Babyloniens, les Assyriens, les Chaldéens, les Perses et les Gréco-Romains, la Syrie, intercalée entre la Mésopotamie et l'Égypte, représente, de nouveau, une poussière de régions morcelées et de groupes sociaux divisés, qui sont convoités par leurs puissants voisins de Mésopotamie, d'Asie Mineure et d'Égypte.

4. *Le Califat de Bagdâd et l'Empire byzantin*

A l'opposé des Umayyades, dont le règne fut tout entier d'expansion, de conquêtes et de luttes contre Byzance, les Abbassides eurent une politique essentiellement statique. En abandonnant la Méditerranée pour se tourner vers l'Asie continentale, le Califat de Bagdâd néglige la politique maritime et, par suite, la lutte contre Byzance qui domine l'Égée.

Cependant, héritier des Sassânides et maître du couloir iranien, l'Empire de Bagdâd ferme à celui de Byzance, territorialement amoindri mais toujours puissant, la route vers l'Asie méridionale. D'autre part, l'Empire grec ne pouvait oublier qu'il était jadis le maître de la Syrie et de l'Égypte, dont il convoite la reconquête, et que la Mésopotamie est la grande route continentale vers l'Asie.

Comme au temps des Sassânides et des Umayyades, la guerre entre Bagdâd et Byzance est un état endémique. Des deux côtés, l'enthousiasme des combattants est soutenu par deux credos antagonistes, symbolisant deux religions différentes. Mais le *djihâd* ou guerre sainte musulmane est moins ardent qu'au début. Comme toute chose sur terre, les dogmes, qui commencent à vieillir, ne soulèvent plus, autant que dans leur jeunesse, les

¹² Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 329.

¹³ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 330.

cœurs et les âmes. D'autre part, les causes de la lutte abbâssido-byzantine sont d'ordre économique et politique plutôt que religieux.

«On pourrait croire que l'antagonisme religieux est une cause essentielle d'hostilité entre le calife abbasside, représentant de la famille sainte du Prophète d'Allah et presque vicaire d'Allah lui-même, très soucieux de connaître et de régler les choses de l'Islâm, et l'empereur bysantin, qui tient pour son premier devoir d'exercer sur ses sujets le gouvernement de la foi et de les contraindre à obéir à sa direction spirituelle. On redira plus loin qu'on n'en distingue que faiblement les effets.»¹⁴

Ainsi, sous une forme nouvelle, l'éternelle question d'Orient, le vieux duel gréco-asiatique, dont le premier épisode historique est constitué par la guerre de Troie (1180 av. J.-C.), et surtout par les Guerres Médiques (492—466 av. J.-C.), se prolonge dans la rivalité entre Abbâssides et Byzantins. Maintes fois réglé dans le passé, par la force ou la diplomatie, ce vieux problème se pose derechef, avec son immuable acuité (II, p. 317—318 et III, p. 399—400).

5. *Divisions chronologiques de l'histoire de l'Empire abbâsside*

L'Empire umayyade de Damas a vécu moins d'un siècle (661—750). Celui des Abbâssides de Bagdâd, dont la dynastie califienne se prolongera, en Irâk, jusqu'à l'invasion mongole de 1258, ne durera, *en fait*, avec son étendue territoriale, son unité politique et religieuse et son caractère arabo-oriental, que pendant une période de deux cents ans environ (750—945). Après 945, en effet, c'est le démembrement du grand Empire arabo-islamique, l'hégémonie iranienne, puis turque, en Irâk.

Les deux premiers siècles de l'Empire abbâsside (750—945), au cours desquels il conservera, plus ou moins, son unité territoriale et politique et son caractère arabo-oriental, peuvent être divisés en deux périodes de durée presque égale.

La première période, qui s'étend sur près d'un siècle (750—842), forme une époque de grandeur et de prospérité véritables. C'est le siècle des grands califes légendaires: Mansûr, Harûn Ar Rachîd, Mamûn, souverains prestigieux, dont les noms sont inséparables des «Mille et une Nuits» et autres illustrations de ce siècle de civilisation, de science et de lumière.

La deuxième période, d'une durée d'environ un siècle aussi (842—945), voit apparaître la dissolution et le morcellement de l'Empire, ainsi que l'abaissement du pouvoir temporel du calife, dont le rôle sera progressivement réduit à celui d'un imâm, simple pontife spirituel, au profit des chefs de la garde turque.

¹⁴ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 322.

Après 945, l'Empire islamique perdra, en même temps que son unité politique forgée par les Arabes de la conquête, son caractère arabo-oriental. Il présentera de nouveau, comme après la dissolution de tous les Empires orientaux anciens, le même panorama historique: d'une part l'Irak, et de l'autre l'Égypte, et, entre ces deux pays rivaux, les régions du couloir syro-palestinien, pratiquement autonomes, dont les deux grands voisins se disputeront la possession.

A Bagdad, où domineront les sultans iraniens Buïdes (945—1055), le caractère de l'Empire abbâsside sera désormais, pour un siècle, exclusivement iranien. «Avec les Bouïdes, les provinces orientales (Irak, Iran) devinrent nettement extérieures à l'histoire des Arabes» (Gaudefroy-Demombynes). Après 1055, l'avènement des Turcs Seljukides, qui succéderont aux Buïdes en Perse et en Irak, marquera le début de l'hégémonie turco-asiatique en Proche-Orient, qui s'y prolongera jusqu'au début du XXe siècle. Sous les dominations successives des Iraniens buïdes et des Turcs seljukides, le caractère arabo-oriental de l'Empire abbâsside sera complètement éclipsé, et le pouvoir du calife, réduit à un rôle religieux, sera très souvent honoraire et nominal.

En Égypte, pendant le même temps, c'est-à-dire à partir de 945, la dynastie des Turcs Ikshidides sera pratiquement indépendante. Celle des Fâtimides d'Afrique du Nord, qui succéderont aux Ikshidides en 969, dressera, en face de l'Irak iranien, un Califat arabo-berbère, politiquement et religieusement indépendant: l'Empire des califes Fâtimides du Caire. Ce nouvel Empire régional, dans la Vallée du Nil, sera, en face de l'Irak iranien, puis turc, le dernier représentant de l'Islâm arabe en Orient.

II. Le grand siècle abbâsside (750-842)

1. Consolidation de la dynastie et de l'Empire abbâssides (750–820)

a. Antagonisme des Arabes et des Iraniens

Pendant une cinquantaine d'années, les premiers califes abbâssides, plus musulmans qu'arabes, emploieront tout leur génie à maintenir la balance égale entre, d'une part, les Arabes originaires d'Arabie et, d'autre part, les Iraniens, qui ont porté leur dynastie au pouvoir. C'est à cette œuvre difficile et ingrate que s'attelleront les Barmakides, grands vizirs ou ministres d'origine persane. La rivalité qui éclatera entre les deux fils et successeurs de Harûn Ar Rachîd, soutenus l'un par les Arabes et l'autre par les Persans, et la guerre civile qui s'ensuivra, consacreront la scission définitive entre les deux races.

L'influence persane, qui l'emportera dans la lutte entre les deux frères abbâssides, transformera le caractère de la monarchie. Réincarnation de la royauté sassânide, le Califat abbâsside se ressentira de l'influence iranienne, tant dans l'étiquette de cour et le costume que dans les arts et la littérature. Les grands vizirs Barmakides, qui forment une véritable dynastie persane (750–804), sont la force de la dynastie abbâsside; mais les califes ont une personnalité et exercent, avec intelligence et autorité, leur rôle de souverain.

b. Les califes Abûl Abbâs et Mansûr, fondateurs de la dynastie et organisateurs de l'Empire

Abûl Abbâs (750–754), fondateur de la dynastie abbâsside, surnommé «As-Saffâh» (le verseur de sang) parce qu'il fit exterminer tous les membres de la famille umayyade, passera ses quatre années de règne à organiser son Empire. Les provinces sont distribuées entre les membres de sa famille. Hésitant sur l'emplacement de sa capitale, c'est à Kûfa qu'il établit le siège de sa puissance (p. 262).

Son frère et successeur, Abû Jaafar *Al Mansûr* (754–775), est le véritable fondateur de la famille califienne. «C'est à Mansour que l'empire 'abbasside doit les fondements de son administration. Il conserva en somme la pratique éprouvée sous les Oumayyades, celle des chancelleries byzantine et sassanide . . . Il n'hésita . . . pas à appeler même des clients et des affranchis dans les plus hautes fonctions . . . Mansour attira dans sa cour

les connaisseurs de la tradition sacrée et du droit, qui avaient jusqu'alors formé à Madina une sorte de fronde contre les Oumayyades; l'idéal théocratique qu'ils avaient rêvé était en effet accompli, puisque la puissance était revenue entre les mains des descendants du prophète.»¹⁵

c. Des révoltes étouffées dans le sang

Le règne de Mansûr est troublé par plusieurs révoltes, dont la première est celle de son oncle, Abdallah ibn Ali, commandant de l'armée levée dans la Syrie du Nord pour combattre les Byzantins. Abû Muslim, héros de la révolution qui éleva Abûl Abbâs à l'Empire, délivre encore Mansûr en écrasant les insurgés (754). Mais la haute influence d'Abû Muslim, «faiseur de califes», porte ombrage à Mansûr, qui le fait assassiner (754). Le manque de sens moral qui caractérise les Abbâssides est illustré par cet acte d'ingratitude du calife Mansûr envers un grand et fidèle serviteur de la dynastie.

Mais la plus grave révolte contre Mansûr est celle des Alides, qui considéraient les Abbâssides comme des usurpateurs. Une insurrection qui éclate à Médine, en 762, est facilement vaincue par une armée khorassanienne. Plus sérieuse est l'insurrection des Alides de Basra, à laquelle se rallient le Khouzistân (Susiane) et la Perse, qui manifestent leur déception d'un régime qu'ils ont eux-mêmes contribué à installer. Cette seconde insurrection est aussi étouffée dans le sang (763).

d. Bagdâd choisie comme capitale (765)

Dès son avènement, Mansûr avait projeté de fonder une nouvelle capitale impériale. Plus arabe qu'irakienne, la ville de Kûfa, ancienne capitale de l'Irak sous les califes de Damas et qu'Al Abbâs avait conservée comme siège du nouveau Califat, était une ville turbulente et dangereuse pour la nouvelle dynastie. L'attention de Mansûr est attirée par le site d'un petit village chrétien, appelé *Bagdâd*, sur la rive occidentale du Tigre, à proximité de l'ancienne Ctésiphon, capitale des rois sassânides. La situation favorable du lieu et la sollicitude du souverain assureront à Bagdâd, choisie comme capitale de l'Empire, la grande importance qu'elle va bientôt connaître. Elle reçoit le nom de *Dâr as Salâm* ou *Madinat as Salâm*, c'est-à-dire «maison» ou «ville de la Paix». Mais ces appellations ronflantes ne parviendront pas à effacer le vieux nom populaire de Bagdâd.

e. La nouvelle cour de Bagdâd

«Dès le début, l'atmosphère de la nouvelle résidence était tout autre que

¹⁵ Brockelmann, *op. cit.*, p. 100.

celle de Damas. Sans doute, la cour de Mançour voyait encore des Arabes entrer et sortir, mais ils ne se présentaient plus, comme au temps de 'Abdalmalik, devant le Khalife comme devant un primus inter pares. Ce n'était plus un *chaykh* de tribu qui résidait à Baghdâd, mais un successeur des grands rois de Perse. Plus tard, on s'intéressa même aux livres persans qui réglaient le cérémonial à la cour sassanide, et on essaya d'imiter celui-ci. Le rang et la dignité à la cour et dans l'Etat avaient cessé d'être des privilèges héréditaires de la noblesse; ils étaient conférés selon l'humeur et la faveur du khalife. La robe d'honneur, . . . inconnue des Oumayyades, devint le signe extérieur de cette faveur. Si les Oumayyades s'étaient contentés d'un *hajib*, qui avait à régler l'entrée chez le khalife, maintenant le khalife était séparé de plus en plus du public par une armée croissante de fonctionnaires et de courtisans. Les khalifes se retiraient presque complètement de la conduite des affaires et les abandonnaient à leurs *vizirs*. Mais ils exerçaient sans intermédiaire le droit de vie et de mort. Le bourreau, personnage inconnu jusqu'alors de la culture arabe, se tint constamment à côté du khalife, et le cuir sur lequel roulaient les têtes des victimes était toujours près du trône.»¹⁶

f. Persécutions violentes contre les hérétiques iraniens

Tandis que la traduction des livres grecs et syriaques commence, que des troubles vagues se dessinent, en Iran, autour d'obscurs thaumaturges qui veulent trouver dans le calife le demi-dieu attendu, les guerres sans éclat se poursuivent, presque sans interruption comme sans succès, contre les Byzantins, les Khazars turcs du Caucase, les Turcs transoxians et les Hindous. Les générations postérieures de l'Empire seront impuissantes à arrêter ces avalanches asiatiques.

Al Mahdi (775—786), fils et successeur de Mansûr, est un prince ami du luxe, des arts et des lettres. Sous son règne, la paix de l'Empire est troublée, à l'intérieur, par les menées des hérésiarques persans, qui combattent bien plutôt pour l'indépendance nationale que pour une idée religieuse. «Au lieu du zoroastrisme pur, c'est le manichéisme qui continuait d'exercer maintenant, notamment dans le 'Iraq, une forte influence sur les esprits nouvellement convertis, que le formalisme rigide de l'Islam ne satisfaisait plus entièrement: et il devenait momentanément la religion des gens cultivés.»¹⁷ A Mossûl, à Alep, des centres mazdéens sont combattus par des exécutions. Pour maintenir l'unité spirituelle de ses sujets, le calife se livre à une véritable inquisition contre les hérétiques manichéens et mazdakites (780—785). De grands poètes, hommes de lettres, suspects de sym-

¹⁶ Brockelmann, *op. cit.*, p. 100.

¹⁷ Brockelmann, *op. cit.*, p. 102.

pathies pour les aspirations politico-religieuses des milieux iraniens, sont exécutés. Le plus célèbre d'entre eux est Abdallah Ibn Al Moukaffâh, persan islamisé, qui a traduit en arabe plusieurs livres persans, dont le plus important est le livre de fables indiennes, *Kalila wa Dimna*, déjà traduit en persan. Sous les successeurs d'Al Mahdi, l'inquisition sera malheureusement tournée contre tous ceux qui déplaisent aux gouvernants.

g. Guerre contre Byzance. Premier crime dynastique

Sous le calife Al Mahdi, Bagdad, qui ne cesse de se développer, devient le port d'embarquement pour le commerce de l'Inde. Un intelligent essor est donné à l'industrie du pays; un vaste réseau routier est construit et le service postal est amélioré. Les poètes et les chanteurs sont généreusement traités. Mais c'est la guerre byzantine qui tient, sous ce règne, une grande place: Harûn, fils du calife, chef officiel de l'armée, campe avec ses troupes sur les rives du Bosphore.

Après la mort d'Al Mahdi, son fils aîné *Al Hâdi* (786), qui lui succède, n'a pas la faveur de sa mère Khayzurân, esclave berbère qui dominait déjà son mari. A l'instigation de cette princesse ambitieuse, Al Hâdi est assassiné (786), à proximité de Mossûl, et Harûn monte sur le trône. C'est le premier des crimes dynastiques dont finira par mourir la dynastie abbâs-side qui, née dans le sang, n'a fait qu'y patauger depuis son avènement.

h. Le calife Harûn Ar Rachîd

Sous *Harûn Ar Rachîd* (786—809), calife prestigieux et légendaire, la puissance et la grandeur, la civilisation et la prospérité du monde arabo-oriental atteignent le sommet de leur développement. Personnage médiocre, mais actif et appliqué, ayant du bon sens et un haut sentiment de son autorité, cet illustre et fastueux monarque, qui régnera près de 23 ans, fait penser au roi de France Louis XIV, surnommé le Roi-Soleil. En réalité, c'est aux circonstances, c'est-à-dire à une prospérité matérielle inconnue auparavant, que Harûn doit la gloire et la grandeur de son règne. Il les doit aussi aux talents administratifs des Iraniens, dont l'importance se manifestera plus nettement à partir de son règne, et particulièrement des Barmakides, qu'il fera exterminer en 803.

i. Les Barmakides (750—803)

La fonction de vizir ou premier ministre du calife était, on l'a vu (p. 279), héréditaire dans la famille iranienne des Barmakides. Le premier ancêtre qui occupa cette fonction, *Khâled ibn Barmak*, avait été choisi, en 750, par Abûl Abbâs, le fondateur de la dynastie, comme premier secrétaire ou *Kâteb*. Il garda, sous Mansûr, la direction des finances et concourut à la

construction et à l'embellissement de Bagdâd. Excellent militaire, il reçut le gouvernement de Mossûl et participa aux guerres contre les Byzantins. Le grand reproche qu'on lui fait, c'est de s'être prodigieusement enrichi.

Son fils *Yahia* fut d'abord chargé de l'administration de l'Adharbayjan, d'où Al Mahdi le rappela à Bagdâd. Il passa à la tête de la chancellerie de Harûn lorsque ce prince fut nommé au gouvernement d'Arménie et d'Adharbayjan (777). Devenu calife, Harûn le prend comme vizir; avec le concours de ses fils, Fadl et Ja'far, il administre l'Empire de 786 à 803. Devenu le favori du calife, *Ja'far*, fils du vizir *Yahia*, fait gérer, par des lieutenants, les provinces confiées à son administration directe. Devenu puissant et prodigieusement riche, son amitié commence à peser sur le calife. Déjà en 790, Harûn lui aurait retiré le sceau de l'Etat. En 803, le calife fait mourir Ja'far; son père et ses frères sont arrêtés et leurs biens confisqués.

Après l'assassinat d'Abû Muslim, l'artisan de l'ascension des Abbâssides, voici encore que disparaît une autre famille de serviteurs dévoués, auxquels les premiers Abbâssides doivent la grandeur de leurs règnes.

j. Troubles et révoltes

En plus de la disgrâce des Barmakides, le long règne de Harûn est témoin de plusieurs événements importants. En Syrie, où des troubles avaient éclaté, un désarmement général est ordonné. Les *Awâsim*, confins militaires, sont créés à la frontière d'Asie Mineure, pour servir de centre d'attaque contre les Byzantins; les combats contre ces derniers se poursuivent avec des alternatives de succès et de revers. En Iran, les fermentations populaires sont toujours vivaces; à Samarcande, en 805, des insurgés iraniens et turcs soumettent toute la Transoxiane. Cette alliance irano-turque est déjà le prélude de combinaisons ultérieures des mêmes éléments, qui imposeront leur domination pendant les siècles suivants.

k. Emancipation de l'Afrique du Nord (800)

C'est à ce moment que les régions de l'Occident méditerranéen échappent à l'Empire de Bagdâd. Le royaume umayyade d'Espagne, indépendant depuis la chute des Umayyades de Damas (756), est violemment hostile aux Abbâssides. Depuis 800, le nord du Maroc est gouverné par des Alides; le Maghreb central est un Etat berbère schismatique. L'Ifrikia (Tunisie), fief héréditaire d'un émir taghlebite, est simplement tributaire de Bagdâd; des ambassadeurs de Charlemagne, qui venait de reconstituer l'Empire romain d'Occident, cherchent à nouer des relations diplomatiques avec cet émir. Ils auraient même fait des sondages en vue d'une action commune contre l'Espagne umayyade. C'est à ce moment aussi que Charlemagne envoie à Harûn une ambassade, ayant très vraisemblablement le même but.

l. Querelle dynastique et guerre civile (809—813)

La rivalité entre les éléments arabes et persans de l'Empire, qui se manifeste à toutes les occasions, apparaît brutalement dans la querelle de la succession au trône. Avant sa mort, Harûn avait désigné pour lui succéder, avec le titre de calife, son fils Al Amîn, né d'une princesse abbâsïde, et l'avait pourvu du gouvernement de la Syrie. A son cadet, Al Mamûn, fils d'une esclave persane, il attribua le gouvernement du Khorassân et des provinces orientales. Le premier est conseillé par un Arabe, vizir de son père, Fadl ibn Rabbi; le second, par un vizir persan.

Après la mort de Harûn, l'Empire, dont l'unité est purement apparente, menace de se diviser en deux tronçons. Le conflit éclate en 810; Al Amîn déclare son frère déchu et envoie des troupes pour le capturer. Al Mamûn réplique en se proclamant calife et envoie, de Merw, contre son frère, des troupes composées de Khorassaniens et de Turcs. Assiégé dans Bagdâd, Amîn est battu et assassiné, Bagdâd est prise et Mamûn reste seul calife (813).

Cette lutte fratricide fera désormais, des soldats, les maîtres du Califat. Aux querelles tribales, supprimées par les Abbâsïdes, succédera, à partir de cette époque, le marchandage des chefs militaires, qui seront à vendre au plus offrant. Les faiblesses de l'Empire sont mises au jour et le Califat sera prochainement gouverné par la garde turque des souverains.

m. Révolte de Kûfa (814—815)

Al Mamûn (813—833) est un prince intelligent et cultivé, mais incohérent dans sa conduite et ses idées. Devenu souverain unique, par sa victoire contre son frère, il demeure néanmoins, pendant les six premières années de son règne, à Merw, ville du Khorassân, son ancien gouvernement. Cette absence est exploitée contre lui par les Alides, qui proclament l'un des leurs, Mohammad ibn Tabataba, prétendant à Kûfa. Ce dernier est battu par Harthama, général de Mamûn, qui reprend Kûfa, Madaïn et Wasit (815). Ce succès de Harthama, ajouté à celui qu'il obtint dans la lutte contre Al Amîn, est suffisant pour le rendre dangereux aux yeux du souverain; aussi, dès son arrivée à Merw, le général victorieux est-il arrêté et supprimé par ordre du calife (816).

S'exagérant probablement l'importance des Alides, Mamûn, croyant gagner la sympathie des Irakiens, marie sa fille avec un Alide, Ali Rida, et nomme celui-ci son successeur; il remplace en même temps le drapeau noir des Abbâsïdes par le drapeau vert des Alides.

n. Révolte de Bagdâd et de l'Irâk (817—819)

Mécontents, Bagdâd et l'Irak, qui se sentent menacés par la longue ab-

sence du souverain et par l'autorité grandissante des Iraniens, se soulèvent (817) et proclament calife un grand-oncle de Mamûn, Ibrahim, fils du calife Al Mahdi. La gravité du danger décide enfin Mamûn à quitter Merw et à marcher personnellement sur Bagdâd. Par la méthode chère à sa famille, il se voit débarrassé, en cours de route, de son ministre, Fadl ibn Sahl, et de son gendre et héritier, Ali Rida. Celui-ci, considéré bientôt comme martyr par les Chiïtes, est enterré à Mechhed, qui représente aujourd'hui encore le plus grand sanctuaire des Chiïtes, à côté de Karbala. En 819, Mamûn fait son entrée à Bagdâd.

2. Réveil du nationalisme iranien. Emancipation du Khorassân

Le mouvement iranien qui avait porté les Abbâssides au pouvoir n'était qu'un épisode transitoire, la forme passagère d'une réaction contre la domination arabo-syrienne. Les provinces iraniennes, qui avaient, depuis la conquête arabe, repris conscience de leur nationalité, aspirent maintenant à leur émancipation totale. Tout en restant dans l'obédience religieuse du Califat, l'Iran cherche à reprendre la maîtrise de ses destinées. Au IX^e siècle, l'élément arabe, dans l'Iran abbâsside, a définitivement perdu sa primauté politique au profit de l'élément iranien. A partir de cette époque, la revanche de ce dernier sera encore plus effective.

a. Troubles en Perse (820)

En 820, des troubles réapparaissent en Perse, allumés par un nommé Babek, dont la doctrine sur la transmigration des âmes et l'incarnation de la divinité lui gagne beaucoup d'adeptes. Après une longue guerre, Babek et ses partisans sont vaincus et réduits (837).

b. Emancipation du Khorassân (822). Avènement de la dynastie iranienne des Tahirides

C'est dans le Khorassân, d'où était parti le mouvement pro-abbâsside de 750, que s'établit la première dynastie iranienne depuis la conquête arabe. En 821, une insurrection kharijite éclate dans ce pays. Tâhir, général perse qui avait aidé Mamûn à vaincre son frère Amîn et à monter sur le trône, est nommé par le calife gouverneur de la province révoltée. Après avoir réprimé l'insurrection, Tâhir, maître du Khorassân, s'y rend indépendant (822). A la mosquée de Merw, le nom du calife, à la prière du vendredi, est passé sous silence. Acceptant le fait accompli, le souverain abbâsside de Bagdâd accorde, à l'héritier de Tâhir, le Khorassân en fief.

Ainsi, après l'Espagne, sa province la plus occidentale, émancipée en 756, et après la perte du Maghreb en 800, l'Empire abbâsside perd définitivement, en 822, le Khorassân, sa province la plus orientale.

c. Troubles en Egypte et razzias contre le territoire byzantin (833)

En Egypte, des troubles agitent le pays depuis 813; une révolte copte ne sera matée que par Mamûn en personne. Contre les Byzantins, le calife, menant activement la razzia, prend Damas pour base d'opérations. En 833, Mamûn meurt près de Tarse, en Cilicie.

d. La vie culturelle sous le calife Mamûn (813—833)

Sous le règne de Mamûn, la dynastie abbâsside est arrivée à l'apogée de sa gloire. La langue arabe atteint sa perfection. Prenant à cœur son rôle d'imâm ou pontife, ce prince montre un intérêt très vif pour les questions théologiques et pour la science grecque, réfugiée dans les couvents syriens. Suivant les Muhtazilites, il déclare que le Coran est créé (p. 221—222). C'est à l'occasion de ces discussions théologiques que les grands imâms ont fixé les principes de l'étude du Coran et du Hadîth et que de savants traducteurs ont transposé, en arabe, les œuvres d'Aristote et d'Arien.

e. Élimination des Arabes et enrôlement des Turcs dans l'armée abbâsside

Le règne de *Motasem* (833—842), frère et successeur de Mamûn, «est, pour l'histoire de l'Orient musulman, une date d'une importance considérable: ce fut, en effet, sous son califat que le nom d'Arabe disparut de la cour de Bagdad et que les Turcs prirent dans l'armée la place prépondérante.

Le calife abbasside n'avait jamais eu une grande confiance dans les Arabes, dont il avait annihilé la puissance en les noyant dans des contingents persans, khorassaniens ou dailémites. Entre eux, le fossé s'était creusé au moment du conflit entre Amin et Mamoun; mais à la fin de son règne, ce dernier s'était aperçu que les Persans n'étaient peut-être pas très sûrs, pour le califat bien entendu... Aussi, encouragea-t-il les gouverneurs samanides de Bokhara à envoyer, parmi le tribut dû annuellement à l'Etat, un certain nombre d'esclaves tures...

Motasim avait donc constitué une puissante armée turque dès le vivant de son frère (Mamûn). Aussi put-il enjoindre au préfet d'Egypte... de rayer définitivement les Arabes des contrôles de l'armée. Ce fut le premier geste califien, et s'il put l'accomplir officiellement, c'est qu'il ne faisait en somme que consacrer une situation de fait... A partir du neuvième siècle, les populations de l'empire musulman se trouvent, en fait, sous la botte du reître turc.»¹⁸

En 837, Motasem envoie, contre Babek, en Azerbaïdjan, une armée commandée par un général iranien, le célèbre Afchîn. Brisant la domination

¹⁸ Wiet, *op. cit.*, p. 77, 78.

de Babek, Afchîn se tourne ensuite contre les Byzantins, qui avaient fait irruption dans le nord de la Syrie et en Mésopotamie, les bat et les repousse. Ces succès causeront la perte d'Afchîn: à son retour à Bagdâd, il est enfermé dans un cachot et meurt de faim (838).

f. Création d'une garde turque du calife

La rivalité entre les Arabes et les Persans avait contraint Mamûn à confier sa protection personnelle à une troupe d'esclaves, composée de Berbères et surtout de Turcs. Sous Motasem, les chefs de cette garde prétorienne sont remplacés par des serfs et deviennent, en peu de temps, les véritables chefs de l'Etat.

g. Sâmârra remplace Bagdâd comme capitale (838)

Devenue, en grande majorité, arabe ou araméenne arabisée et islamisée, Bagdâd inquiétait les califes, qui ne s'y sentaient pas en sûreté. Hanté par la crainte d'une rébellion fomentée par les Arabes, Motasem, dernier grand calife abbâsside, quitte Bagdâd et se transporte, avec sa garde turque, à peu de distance au nord, dans la petite ville de Sâmârra, que son prédécesseur avait choisie comme résidence. Pendant un demi-siècle, sept califes tiendront leur cour dans cette ville et l'embelliront avec des palais et des mosquées.

Il serait intéressant de rappeler que c'est pour une raison identique, que les derniers califes umayyades avaient transporté leur résidence dans leurs châteaux du désert; Damas, leur capitale, qui s'était, elle aussi, en grande majorité, arabisée et islamisée, les incommodait par ses réclamations (p. 256—257).

III. Déclin et morcellement de l'Empire abbâsside (842-945)

Avec la mort de Motasem, le siècle des grands califes abbâssides s'achève (750–842). Au cours du siècle qui va suivre (842–945), l'autorité des califes de Bagdad ira de plus en plus en s'amenuisant, pour s'annihiler complètement, après 936, devant celle du chef de la garde turque qui, sous le titre d'*Amir al ûmara* (émir des émirs), effacera le vizir, éclipsera le calife et deviendra le véritable chef de l'Etat. Pendant cette période de décadence, le morcellement de l'Empire commence et les petites dynasties régionales surgissent dans les provinces.

Ainsi, comme tous les grands Empires orientaux qui l'ont précédé, celui des Abbâssides tend à se désagréger, à mesure que faiblit la force qui l'avait forgé. Formation politique disparate et, par suite, essentiellement précaire, cet Empire ira désormais, suivant les lois de l'histoire, en se fractionnant et en se morcelant en diverses parties, qui aspirent, chacune, à restaurer son indépendance, en même temps que son rôle de nation géographique et historique.

1. *Le chef de la garde turque, sultan et régent du Califat (842)*

Comme la garde prétorienne sous les empereurs de Rome et de Byzance, les chefs de la garde turque sous les successeurs de Motasem, prenant goût au pouvoir, régissent le souverain et disposent du trône. A partir de 842, «les événements de ces règnes . . . sont toujours les mêmes: intrigues des émirs turcs pour se choisir un maître débonnaire, efforts du calife, quand il a quelque volonté, pour opposer les émirs les uns aux autres et régner sur leurs discordes, aussi pour chercher contre eux un appui auprès d'autres barbares.»¹⁹

Wâthiq (842–847), fils et successeur de Motasem, qui accorde au chef de sa garde le titre de sultan, meurt en 847. La garde, qui proclame d'abord son fils mineur, le remplace bientôt par l'oncle de celui-ci, Jaafar Al Mutawakkil (847).

a. *Le règne de Mutawakkil, ou le dernier sursaut de la dynastie abbâsside*
Le calife *Mutawakkil* (847–861), qu'un historien a surnommé «le Néron

¹⁹ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 288.

des Arabes», tente, dès son avènement, de se soustraire à l'influence de la milice qui l'a porté au trône. Sentant la précarité de sa position entre une capitale tumultueuse et peu sûre et une garde prête à imposer sa volonté, il essaie de réagir. Fidèle aux procédés de sa famille, il commence par supprimer le chef de la garde turque, qui était en même temps maître de l'armée et ministre des finances, et auquel il devait son ascension au Califat.

Pour se concilier la partie arabe de l'Empire, qui, par sa doctrine sunnite, était hostile à la partie chiite et orientale et, par suite, à la famille du Prophète à laquelle appartenaient les Abbâssides, Mutawakkil, prenant le contrepied de ses prédécesseurs immédiats, cherche à s'appuyer sur l'orthodoxie islamique, fanatisée par les théologiens et les juristes. Il encourage un mouvement de réaction national et religieux et s'appuie sur les Chaféites orthodoxes contre les Alides. Une persécution générale est déclenchée contre les sectes musulmanes non sunnites. Toute discussion sur le Coran est interdite. Les Muhtazilites sont traqués et la liberté de penser est proscrite. La persécution s'étendra aussi aux religions non musulmanes.

«Le mausolée de Housayn à Kerbela fut détruit et le pèlerinage en ce lieu interdit . . . Même les chrétiens et les Juifs, qui avaient joué un grand rôle comme savants, notamment comme médecins à la cour de ses prédécesseurs, et dont Moutawakkil même ne pouvait pas se passer entièrement, eurent à souffrir de l'intolérance hissée au pouvoir; toutes les églises et synagogues, nouvellement bâties à Bagdad, furent démolies, tandis que les partisans des deux confessions furent astreints au port d'insignes humiliants sur leurs vêtements, et qu'on leur défendit de posséder d'autres montures que des ânes et des mulets»²⁹ (p. 201-202).

Ces mesures humiliantes, prises à l'encontre des «gens du Livre», jusque-là «protégés» et relativement bien traités, ne font pas honneur à leur auteur. On doit reconnaître cependant qu'elles sont loin d'égaliser, en violence, les persécutions décrétées contre les chrétiens par certains empereurs romains.

b. *Mutawakkil tué par ses miliciens (861)*

Le fanatisme et la tyrannie de Mutawakkil lui coûtent le trône et la vie. Ce calife, qui avait tout fait pour se rendre indépendant de ses miliciens turcs, finit par être assassiné par ces derniers, à l'instigation de son fils et successeur, Mustansir (861).

c. *Accélération de la décadence du Califat*

Le règne de Mutawakkil, par son caractère de réaction farouche, est le dernier sursaut de la dynastie abbâsside, autrefois si vigoureuse. Au pou-

²⁹ Brockelmann, *op. cit.*, p. 119.

voir organisé et opulent, succède un désordre misérable. L'activité intellectuelle, bien qu'indépendante de la puissance politique, sera de plus étouffée par l'insécurité sociale. Les populations continuent à travailler et à payer les impôts, mais la prospérité décroît et les intermédiaires s'approprient les impôts. Toutefois, la forme générale de l'Empire subsiste; mais cet Empire appartient désormais à la milice turque et non aux califes. «Jouissant à peine du pouvoir spirituel, ces derniers deviennent les jouets des caprices et des ambitions de despotes incapables et cruels.»

Mustansir (862), qui favorise les Alides et rétablit les tombeaux de Karbala, est empoisonné par ses miliciens turcs, au bout de cinq mois de règne (862).

d. *La révolte des Zinj ou Nègres (865)*

De 862 à 870, trois califes: *Mustāin*, *Muhtaz* et *Muhtadi*, qui cherchent à s'affranchir de la tutelle des Turcs, sont successivement sacrifiés. Ces événements et la faiblesse du gouvernement central favorisent la formation, aux portes de la capitale, d'un Etat de brigands, composés d'esclaves fuyards et de nègres de l'Afrique Orientale, qui furent, pendant des années, la terreur de la Babylonie entière. Ces troupes d'esclaves révoltés, qui exploitaient des salines à proximité de Basra, dirigés par un Persan qui se donne pour un descendant de Ali et de Fâtima, dominent toute la région de Basra et réclament la liberté et une amélioration de leur sort. Les armées envoyées contre eux de Bagdād sont régulièrement battues (869); les insurgés, qui avaient fondé une ville nouvelle, *Mukhtāra*, dominent le Tigre jusqu'à son embouchure.

e. *Impuissance de Bagdād*

Le calife *Muhtamid*, souverain incapable, laisse le pouvoir à son frère *Muaffak* (870—892), prince dévoué et énergique, qui régnera comme régent. Une armée envoyée contre les Nègres est repoussée (871). La même année, des tribus bédouines des environs se joignent aux insurgés et réussissent à surprendre Basra, qui est livrée au pillage, au massacre et à l'incendie; on donne le chiffre de 300.000 morts. En 872, *Muaffak* lui-même est battu par les insurgés. Menacé d'un danger plus grave à l'Est, le régent de l'Empire abandonne un moment ces nègres à eux-mêmes. L'insurrection des Zinj ne sera vaincue qu'en 883.

2. *Indépendance de l'Iran oriental (870). Les dynasties iraniennes des Saffarides et des Samanides*

Nous avons vu le Khorassân, sous la dynastie iranienne des Tahirides, se détacher de Bagdād en 822 former un Etat régional iranien qui, tout

en restant dans l'obédience religieuse du calife de Bagdâd, est politiquement indépendant (p. 285).

A partir du milieu du IX^e siècle, le réveil du nationalisme iranien deviendra plus inquiétant. Se substituant aux Tahirides, les Saffarides, qui seront, à leur tour, remplacés par les Samanides, réuniront en un seul empire iranien indépendant toutes les régions de l'Iran oriental.

a. Les Saffarides remplacent les Tahirides (873)

Dans la province orientale du Séjistan, au sud-est de l'Iran, un Iranien du nom de Yacûb, ancien chaudronnier (*saffâr*, d'où le nom de Saffarides), s'empare, en 860, de toute la province. En 869, il occupe Chirâz. En 871, le régent Muaffak, pour le détourner de l'Ouest, lui accorde des fiefs à l'Est. En 873, Yacûb, profitant de l'affaiblissement des Tahirides du Khorassân qui s'étaient émancipés de Bagdâd en 822, prend possession de Merw, leur capitale, met fin à leur dynastie et règne sur tout l'Iran oriental.

En 875, Yacûb marche sur Bagdâd, aux portes de laquelle Muaffak lui inflige la première défaite de sa vie aventureuse. Mais le calife, toujours occupé par sa guerre contre les Nègres, n'ose pas poursuivre le Saffaride dans sa retraite. Il pousse même la conciliation jusqu'à reconnaître à Amr, fils de Yacûb, les conquêtes de son père et la dignité nominale de gouverneur militaire de Bagdâd.

b. Les Samanides succèdent aux Saffarides (903-999)

Une autre dynastie iranienne, les Samanides, originaires du village de Saman, reverse et remplace les Saffarides, vers 903. Avec cette dynastie, qui régnera sur le Khorassân, le Séjistan, la Transoxiane, Boukhara et Samarcande, c'est-à-dire sur tout l'Iran oriental, la renaissance proprement iranienne s'affirme au grand jour.

c. Renaissance de la vieille culture perse

Convertis de fraîche date à l'Islâm, les Samanides, tout en restant fidèles à leur nouvelle foi religieuse, renouent la tradition historique avec le passé de leur pays. C'est sous leur gouvernement que commence réellement l'histoire de la culture « persane » ou la renaissance de la vieille Perse. Pour marquer le sens et le caractère de cette rénovation nationale, les Samanides rattachent leur lignée à un héros sassânide.

« Dans la première moitié du Xe siècle, . . . les pays çamanides étaient des centres de culture florissants . . . La conscience nationale perse, qui avait été si longtemps assujettie par la prédominance politique et religieuse des Arabes, se réveilla ici à nouveau. En effet, dès le début de la domina-

tion 'abbasside, les Perses l'avaient souvent emporté sur les Arabes, dans le gouvernement politique autant que dans la vie spirituelle. Mais leurs œuvres ont profité aux Arabes, parce qu'il n'était plus possible aux Persans de se passer de la langue du Coran dans la vie publique et dans la littérature. Toutefois, c'est bien ici, à l'est, que les Persans, pour la première fois, réfléchirent à la dignité de leur langue maternelle . . . Il était réservé à la cour des Samanides de féconder cet héritage spirituel. Sous Naçr II, florissait le premier poète lyrique des Perses: Roudaki . . . Roudaki est aussi le créateur du genre le plus fécond de la littérature persane, le genre épico-didactique. Il a coulé dans le vers persan la célèbre et vieille fable hindoue *Qalila Wadimna*, . . . que le persan B. Almouqaffa' a traduite en arabe sous les premiers Abbassides; ainsi que l'histoire de Sindibad et des sept vizirs . . . Sans doute, dans le domaine strictement scientifique, l'arabe conserva sa position dominante même en Orient.»²¹

C'est à la cour et dans les grandes villes de la principauté samanide que «débuta contre la primauté de la langue arabe le mouvement de réaction qui allait donner naissance à la littérature persane classique . . . (Outre Roudaki † 954), Daqîqî († 952), autre poète persan originaire de Tûs, entreprit pour le samânide Nûh Ier un poème sur le passé iranien, le règne du roi mythique Gushtasp et la prédication de Zoroastre, poème qui fut plus tard inséré dans le *Shâh-nâmé* de Firdawsî. Et Firdawsî lui-même, l'Homère de la Perse (vers 932—1021), originaire de Tûs comme Daqîqî, débuta comme lui sous le gouvernement des Sâmânides. La Transoxiane sâmânide fut en outre un centre d'études philosophiques qui attira les docteurs les plus réputés de l'Islâm. Le plus grand philosophe arabe, Ibn-Sînâ, notre Avicenne, né près de Boukhârâ vers 980, fut protégé par le sâmânide Nuh II et compléta ses études dans la bibliothèque de ce prince avant d'aller vivre à la cour des Bûyides.»²²

3. *L'Égypte autonome occupe la Syrie.*

La dynastie turque des Tûlûnides (872—905)

Après la perte de l'Iran oriental, de l'Afrique du Nord et de l'Espagne, le calife abbâsside règne encore, vers 870, sur l'Iran occidental, l'Irâk, la Mésopotamie, la Syrie et l'Égypte. Les gouverneurs des provinces, véritables vice-rois, sont choisis parmi les personnalités influentes du monde de la cour. Mais, pour se maintenir en bonne grâce et surveiller leurs intérêts au milieu des intrigues et des conspirations permanentes de la capitale, ces gouverneurs sont obligés de demeurer près de la cour. Aussi quit-

²¹ Brockelmann, *op. cit.*, p. 146.

²² Grousset, *Les civilisations de l'Orient*, I, p. 216, 217, 218.

tent-ils rarement la métropole pour aller résider dans leurs gouvernements, qu'ils font administrer par des lieutenants.

En 868, un Turc, Bayarbeg, nommé gouverneur de l'Égypte, s'y fait représenter par *Ahmad* (868—883), fils d'un esclave turc affranchi, *Tâlûn*, de Bûkhara, qui était devenu, sous le calife Mutasem, le commandant de la garde du corps du souverain. Homme supérieur et d'une éducation distinguée, Ahmad, qui n'avait d'abord reçu que le commandement militaire à Fostat (vieux Caire), devient bientôt assez puissant pour rendre son autorité égale à celle d'un gouverneur en titre et pour soumettre ses collègues, auxquels étaient confiées les administrations civile et financière de l'Égypte. En 872, il obtient du calife le titre de gouverneur. Investi de toute l'administration politique et financière et de tous les pouvoirs civils et militaires, il agit dès lors en souverain maître, mais continue à se reconnaître le vassal du calife de Bagdâd.

Véritable pharaon, *Ahmad* se crée une puissante armée, formée d'esclaves, d'affranchis et d'étrangers, où l'élément grec prendra plus tard la prépondérance. Retenant dans le pays les richesses que l'Égypte tire de son agriculture et de son industrie florissante, il assure aux populations une justice ferme et prompte. Ces mesures permettent à l'Égypte de jouir d'une période de paix et de prospérité et à la cour du Gouverneur de rivaliser en éclat avec la cour de Bagdâd. Enfin et à l'imitation des califes qui avaient établi leur résidence à Sâmârra, Ahmad fait construire, au nord-est de Fostat, *Al Katayeh*, avec un hôpital, une citadelle, un palais et la splendide mosquée qui porte son nom. Il fera transporter dans ce nouveau quartier citadin « la culture et l'art de l'Irak, dans lesquels s'étaient fondus les éléments persans et hellénistiques » (Brockelmann). « En avance sur son temps, ce prince est le premier à avoir donné à l'Égypte une politique indépendante, on pourrait presque dire nationale, que l'ambiance ne comportait pas encore » (Wiet).

Reprenant la politique traditionnelle égyptienne qui a toujours porté les Pharaons et les Ptolémées à annexer la Syrie-Palestine (p. 34—35), Ahmad, en 877, envahit la province syrienne, qui relève de Bagdâd, et reçoit l'hommage de son gouverneur. Retenu par sa guerre contre les Nègres, Muaffak, le régent du Califat, le laisse faire. Enhardi par ce succès et songeant probablement à transférer en Égypte le centre de l'Empire et du Califat, le vice-roi tûlûnide exige du calife Muhtamid qu'il se libère de la tutelle de son frère Muaffak et qu'il se place sous sa propre protection. Obéissant à cette injonction, Muhtamid essaie de fuir en Égypte, mais sa tentative est découverte et sa fuite empêchée. Ahmad se détache alors de Bagdâd, en s'abstenant de nommer Muaffak, à la prière du vendredi, comme un successeur au Califat. La seule réponse de Bagdâd est de faire maudire Ahmad dans les mosquées.

Après quinze ans de règne, Ahmad meurt, en 883, sur la frontière syro-byzantine. Profitant de cette brusque disparition, Bagdad soulève contre son fils cadet et successeur, Khûmarawaih (883—893), les gouverneurs de Damas et de la Mésopotamie du Nord, et la guerre éclate entre Bagdad et son vassal. Après des péripéties de succès et de revers, une paix est conclue, en 886, qui assure pour trente ans, au Tûlûnide, le gouvernement de l’Egypte et de la Syrie, contre un maigre tribut; le nord de la Mésopotamie passe bientôt aussi sous son contrôle. Après la mort du calife et du régent, le vice-roi d’Egypte conclut un nouveau traité avec le calife Muhtadid, fils de Muaffak (893). Cet accord est scellé par le mariage du calife avec la fille du Tûlûnide, *Katr an Nadâ* (goutte de rosée), dont les noces sont célébrées avec un luxe et un appareil inusités.

Véritable monarque, Khûmarawaih dépasse son père en faste et en magnificence. Le règne de ces deux Tûlûnides brille surtout par l’éclat de la richesse et de la puissance. Sous leur gouvernement très populaire, l’Egypte eut une force et une existence spéciales; elle est dotée d’une marine respectable. L’agriculture est encouragée, les arts, les sciences et les lettres sont en faveur, comme à la cour de Bagdad. Mais la prodigalité de Khûmarawaih, comme plus tard celle du khédive Ismaïl (1838—1895), épuise les provinces et ruine sa maison. En 896, il est assassiné à Damas, laissant le trône à des enfants trop jeunes, qui seront détrônés en 905.

4. Révolte et incursions des Karmates (894—906)

a. Les Karmates maîtres de l’Arabie méridionale (894)

Vers la fin du IX^e siècle, l’Arabie méridionale est violemment secouée par le mouvement politico-religieux des Karmates (p. 217—218) devenus la terreur de l’Orient musulman.

En 894, un nommé A. Zaïd B. Bahrâm, envoyé par le supérieur de la secte karmate, réussit à fonder dans la région de Bahraïn, sur le golfe Persique, un Etat indépendant. «Lui et ses successeurs y régnèrent, comme chargés d’affaires de l’*imâm* caché... Le fils et successeur d’A. Zaïd (914—943) affligea le ‘Iraq par des incursions répétées qui paralysèrent le commerce des pèlerins; le 12 janvier 930, il s’empara même de Mekka et emporta la pierre noire de la Ka’ba dans sa capitale Al’Ahdza, où elle resta pendant trente ans.»²³

b. Les Karmates dévastent la Syrie et l’Irâk (900—903)

Dès 900, le supérieur de la secte karmate, «le maître de la pureté», réussit à fomenter en Syrie une insurrection contre le gouvernement affaibli des

²³ Brockelmann, *op. cit.*, p. 128.

Tûlûnides d'Égypte. «Le maître de la pureté fut proclamé calife sous le nom d'A. Abdallah Mûhammad, soi-disant descendant de Ali. Dans toutes les villes de Syrie, les qarmates sévirent avec la plus grande cruauté. Damas seul résista à leur siège. Pendant ce siège, leur Khalife mourut en 901 et fut remplacé par son frère A. Abdallah Ahmad, qui fut fait prisonnier deux ans plus tard et exécuté à Bagdâd.»²⁴

5. *Bagdâd reprend possession de l'Égypte et réprime le mouvement karmate (905–906)*

La faiblesse et l'inexpérience des fils du vice-roi d'Égypte, trop jeunes pour régner, l'incursion des Karmates en Syrie, faiblement défendue par l'Égypte, et l'insubordination des émirs d'Égypte et de Syrie, permettent au calife Muktafi, qui profite de ces circonstances, d'écarter les Tûlûnides et de faire rentrer l'Égypte et la Syrie sous son autorité directe (905). Dans la même année, le calife karmate est fait prisonnier et exécuté à Bagdâd. L'année suivante, le chef du mouvement karmate en Syrie tombe à son tour (906). Maître, de nouveau, de l'Égypte et de la Syrie, le gouvernement de Bagdâd, qui a brisé le mouvement karmate en Syrie, réussit à la réprimer dans l'Irak (906). Par contre, l'Arabie restait entre les mains des farouches Karmates.

Mais la reprise de la Vallée du Nil par les maîtres de Bagdâd sera précaire et de bien courte durée. L'Égypte, qui, sous les Turcs Tûlûnides (872–905), avait goûté à l'indépendance, la recouvrera de nouveau, sous les Turcs Ikshidides, à partir de 935.

6. *Le règne du calife Muktafir (908–932). Désordres, insécurité, crise économique et financière*

Si, à la fin du IX^e siècle, des califes énergiques ont réussi à reculer de quelque temps la ruine et le démembrement de l'Empire, par contre, au Xe siècle, les califes sont inférieurs à leur tâche. «Rien n'arrêtera plus l'effritement d'un régime qui n'a pas de constitution, pas d'unité nationale, aucune raison naturelle de vivre: la communauté musulmane est un mot vide de sens politique. Les invasions turque et mongole la briseront.»²⁵

Le calife *Muktafir* (908–932), fils et successeur de Muktafi, qui a treize ans à la mort de son père, règne sur l'Irak, le Khûzistan, la Perse occidentale, la Mésopotamie, la Syrie et l'Égypte. Il est reconnu, comme suzerain, dans l'Umân, l'Adherbaïjan, l'Arménie. Mais le long règne de

²⁴ Brockelmann, *op. cit.*, p. 128.

²⁵ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 292.

ce souverain est celui des femmes et des eunuques; son palais est un foyer de sanglantes intrigues, et le désordre règne dans toutes les branches du gouvernement. Son pouvoir est constamment menacé par les Karmates et les aventuriers. En outre, les recettes des impôts ont sensiblement diminué.

«Les dépenses à payer sur ces recettes servaient à l'entretien des deux villes saintes, Mekka et Madina, de la route du pèlerinage, des forteresses sur les frontières, au paiement des juges, du chef de la police des marchés, des tribunaux d'appel et des maîtres de la poste dans toutes les provinces. Mais les sommes les plus importantes sont englouties par la cour du khalife et la solde de ses troupes . . . Malgré (les) recettes importantes, le budget se soldait toujours par un déficit. Ne pouvant couvrir ces déficits par des emprunts comme dans les Etats modernes, on reprenait les sommes nécessaires sous forme d'amendes imposées aux riches, souvent aussi aux fonctionnaires qui ont pu s'enrichir par de grasses prébendes . . . Un moyen très recherché d'échapper à l'impôt et de protéger en même temps ses biens de la confiscation consistait à les déclarer en faveur d'une œuvre pieuse . . . On gardait soi-même l'administration de ces fondations, ou on la réservait à son descendant le plus âgé . . . Mais la plus grande perte subie par le Trésor public commença lorsque les khalifes eux-mêmes, par manque d'argent liquide, se mirent à payer les troupes en leur assignant des terres . . . Le manque d'argent força peu à peu les khalifes à instituer, même dans le 'Iraq, les généraux turcs fermiers d'impôts sur de vastes régions, afin d'y recueillir la solde de leurs troupes . . . Ce n'est pas seulement à la campagne, mais aussi dans les villes du 'Iraq qu'une grande insécurité de la vie régnait. La guerre des esclaves et les incursions des Qarmates avaient pendant des années paralysé le commerce et l'industrie. Le luxe des classes supérieures contrastait avec une misère aussi grande des classes inférieures, malgré la modestie des exigences de l'Oriental et la valeur croissante du pouvoir d'achat de l'argent.»²⁶

Après vingt-deux ans de règne, MuktaDIR est massacré, en 932.

7. *Le mouvement Sûfi*

«Aux luttes partisans des grands s'ajoutaient encore les dissensions des sectes religieuses, qui étaient constamment alimentées par les prédicateurs. Ici, ce n'étaient plus seulement les chiïtes qui s'opposaient aux sunnites, mais parmi ces derniers les fanatiques Hanbalites, entre autres, attisaient sans cesse les discordes. A ces querelles, les natures plus réfléchies cherchèrent un refuge dans le recueillement contemplatif, par delà les questions dogmatiques et politico-religieuses . . . Depuis que Bagdâd était de-

²⁶ Brockelmann, *op. cit.*, p. 130, 131.

venue la capitale de l'empire, les partisans de la vie contemplative se constituèrent en associations... Ils avaient emprunté aux moines chrétiens la bure de laine (*çouf*), qui leur donna bientôt partout le nom de *çoufi* (p. 222—223). L'influence chrétienne n'était pas non plus méconnaissable dans leurs exercices de piété, mais l'origine du mouvement est purement arabe et islamique.»²⁷

8. Institution de l'Emirat suprême (936)

a. Le gouverneur Raïq, émir des émirs (936—938)

Al *Kâher* (932—934), successeur de MuktaDIR, se distingue par la cruauté et l'avarice; au bout de deux ans de règne, il est détrôné, aveuglé et enfermé.

Ar *Râdi* (934—940), fils de MuktaDIR, sous le règne duquel les désordres et le manque d'argent désorganisent l'Empire, fait appel au puissant gouverneur de Wasit et de Basra. Ibn *Raïq*, en faveur duquel il crée une charge absolument nouvelle, celle d'*amir al umara* ou «émir des émirs». Le titulaire de cette nouvelle fonction est officiellement le chef suprême de l'armée et de toute l'administration de l'Etat (936); son nom est même cité à la prière publique du vendredi dans la mosquée.

Dès son arrivée à Bagdâd, Raïq supprime la charge de vizir, dont il s'attribue les fonctions, confie à un de ses secrétaires l'administration des finances et centralise tous les pouvoirs entre ses mains. Ce «maire du palais» devient le souverain effectif, et le calife n'est plus qu'une ombre.

b. Le chef de la garde turque, émir des émirs et maître absolu du Califat (938—945)

Deux ans après son ascension, Raïq est évincé de sa charge par *Bejken*, chef de la garde turque (p. 287), qui, en s'arrogeant la fonction d'*amir al umara*, possédera désormais la souveraineté absolue, moins le nom (938).

c. Désagrégation de l'Empire abbâside

L'institution de l'Emirat suprême consacre officiellement la ruine du Califat de Bagdâd. L'histoire des califes abbâsides, dont le règne effectif cessera à partir de 638, ne sera plus désormais que le récit des révolutions de palais et de leurs contrecoups sur le plan intérieur. C'est le début d'une ère nouvelle, où des officiers de fortune, anciens esclaves et Turcs d'origine, se disputeront désormais le pouvoir.

«Au Xe siècle, l'*amir al oumara* dispose de la vie du califat, qui n'a plus

²⁷ Brockelmann, *op. cit.*, p. 131, 132.

la force de le supprimer et qui n'en a pas toujours le désir . . . Ce pouvoir (califien), si âprement disputé, n'avait plus ni surface, ni profondeur. L'Égypte et la Syrie, où s'éteignait la dynastie des Toulounides, allaient être possédées pendant quelques années par une famille de gouverneurs turcs, les *Ikhchidites*. Sur le Bas Euphrate, dominaient les descendants d'un ancien chef du *berid*, les *Barîdi*. En Mésopotamie, vers 936, Mossoul était devenu le centre d'un groupement de Bédouins de Taghleb, auxquels s'étaient joints des Rabi, des Bakr et des Modar, et que dirigeaient les Banou Hamdân. Mais c'est des provinces orientales de l'Empire qu'allait venir le nouveau maître du califat, l'émir Bouyide.»²⁸

9. *L'Égypte, de nouveau indépendante, réoccupe la Syrie.*

La dynastie turque des Ikhshidides (937—969)

Redevenue province de l'Empire de Bagdâd depuis la chute des Tûlûnides en 905 (p. 295), la Vallée du Nil était la seule possession qui restait au Califat en Afrique. Depuis 800, en effet, les Aghlabites, dont le centre est Kairawân, règnent souverainement en Afrique du Nord, en reconnaissant la suzeraineté nominale du calife abbâsside.

En 935, trente ans après la disparition de la dynastie affaiblie des Turcs tûlûnides, un autre Turc, Mohammad ibn *Toghj*, est nommé par le calife gouverneur de l'Égypte. Profitant de l'anarchie profonde qui régnait dans l'Empire, Mohammad, administrateur brave et habile, soutenu par le peuple égyptien qui avait, sous les Tûlûnides, pris goût à l'indépendance, réussit en deux ans à affermir sa puissance et son autorité. Aspirant à un titre qui le mettrait à un rang supérieur à celui des gouverneurs de province, il se fait attribuer par le calife, en 937, le titre d'*ikhcîd*, qui était celui des princes de Ferghana (Sogdiane), pays de sa famille.²⁹

Reprenant la politique millénaire d'expansion égyptienne vers l'Est, le nouveau maître de l'Égypte se fait abandonner par Bagdâd, moyennant tribut, la Palestine méridionale et la presqu'île du Sinaï, indispensables à la défense de la vallée du Nil. Poussant encore plus au Nord, il étend, en 938, son influence sur la Syrie méridionale jusqu'à Damas (p. 293).

10. *Compétitions suprêmes à Bagdâd. Avènement des Bûides iraniens (945)*

Pendant que les Ikhshidides s'établissent et se consolident en Égypte, les amir al umara, à Bagdâd, se disputent le pouvoir par les moyens les plus

²⁸ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 292, 293, 294.

²⁹ Ce précédent inspirera probablement, plus tard, un gouverneur d'Égypte, Ismaïl Pacha, qui recevra en 1867 de son suzerain ottoman, le sultan-calife de Constantinople, le titre de Khédive, titre qui, dans la hiérarchie ottomane, vient immédiatement après celui de sultan et se place avant celui de vizir.

violents; leurs compétitions sont la source des troubles les plus graves.

Après la mort du calife Ar Râdi, le Turc Bejken, émir des émirs, lui donne, comme successeur, *Al Muttaqi* (940–944), frère du précédent. En 941, l'émir suprême Ibn Raïq, revenu entre-temps au pouvoir, est battu par les Barîdi de Basra, qui ne cessaient de ravager le territoire irakien. Fuyant Bagdâd, le calife se réfugie à Mossûl, auprès des émirs arabes de Hamdân, qui dominent dans cette région (941). Profitant des embarras du souverain, le Hamdânide Hasan, qui régnait alors, fait assassiner Ibn Raïq et se fait décerner les fonctions d'amir al umara et le titre de *Nâser ad Dawla* (le défenseur de l'Etat), tandis que son frère Ali reçoit celui de *Sayf ad Dawla* (le sabre de l'Etat) (941–942). Dotés de ces titres ronflants, Hasan et Ali ramènent le calife dans sa capitale.

«Touzoun, autre Turc, ayant pris l'avantage, devient émir el-Omarâ; ayant mécontenté le khalife, celui-ci se tourne de nouveau vers les Hamdânides, en même temps qu'il fait appel à Ikhchîd, gouverneur d'Egypte. Aucun succès; Touzoun empêcha les Hamdânides de s'approcher de Bagdad. Le khalife s'enfuit à Raqqa sur l'Euphrate; les Hamdânides enlevèrent Alep au gouverneur d'Egypte et en firent leur capitale (944) . . . Le khalife continuait d'être tiraillé entre ces diverses forces, auxquelles venaient se joindre les Bouïdes (iraniens). Mottaqi se décida à rentrer à Bagdâd, par malheur pour lui, car Touzoun le fit aveugler pour le remplacer par un de ses fils . . . Mostakfi (944).

Le Turc (Touzoun) . . . mourut bientôt . . . et fut remplacé par le vizir Chîrzâdh, qui fut le dernier des Emirs el-Omara proprement dits.»³⁰ En 945, un chef persan, Ahmad, fils de Bûya, prince indépendant de la région iranienne de Kirman, entre à Bagdâd, après un combat facile, et prend le titre de sùltân (sultan), «qui, primitivement, semble signifier quelque chose comme 'chef du pouvoir exécutif' et paraît inférieur au titre de khalife. Les Bouïdes étaient chi'ites; l'Iran triomphait de nouveau.»³¹

11. *Fin du pouvoir politique des califes arabes de Bagdâd (945)*

La date de 945 marque un nouveau grand tournant dans l'histoire de l'Empire arabo-islamique de Bagdâd. Si l'année 750 vit, avec le triomphe des califes abbâssides, la substitution, dans l'Empire, de la suprématie des Arabo-Iraniens à celle des Arabo-Syriens (p. 267–271), l'avènement des sultans bûïdes en 945, qui consacra la ruine du Califat arabo-islamique comme pouvoir politique souverain et effectif, fait passer définitivement ce pouvoir, des mains des califes arabes, dans celles de monarches ou sul-

³⁰ Huart, *op. cit.*, I, p. 315.

³¹ Huart, *op. cit.*, I, p. 315.

tans non arabes. Iraniens, Turcs et autres Asiatiques établiront désormais, successivement ou simultanément, leur domination politique et militaire sur l'Orient arabo-islamique, jusqu'au début de notre XXe siècle.

Ainsi, à partir de 945, l'histoire du Califat de Bagdâd, qui se prolongera jusqu'à 1258, «n'appartient plus, pour ainsi dire, à l'histoire des Arabes» (Huart).